

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **33 (1900)**

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

E. ARNAUD. — ESSAI SUR LE CARACTÈRE DE LA LANGUE GRECQUE DU NOUVEAU TESTAMENT ¹.

Depuis ses *Recherches critiques sur l'épître de Jude*, couronnées en 1848 dans un concours par la vénérable compagnie des pasteurs de Genève, M. Eugène Arnaud ne s'est pas reposé sur ses lauriers. A côté de nombreux ouvrages historiques, dans le domaine spécial du Nouveau Testament nous lui devons une version nouvelle faite sur le texte comparé des meilleures éditions (1858), un commentaire en quatre volumes (1863), et voici des articles publiés l'année dernière dans la *Revue de théologie* de Montauban, un volume de notes recueillies apparemment durant un demi-siècle et qu'il aurait été regrettable de laisser éparses au fond d'un tiroir. Sans le dire, d'après le Maître dans Matthieu XIII, 52, le pasteur de Crest a accompli le devoir de tout scribe instruit : πᾶς γραμματεὺς μαθητευθεὶς ἐκβάλλει ἐκ τοῦ θησαυροῦ αὐτοῦ καινὰ καὶ παλαιά.

Les notes sont scientifiquement coordonnées en deux parties. Première partie, la langue grecque du Nouveau Testament en général : éléments alexandrins, particularités lexicographiques, particularités grammaticales ; éléments hébraïques et araméens, hébraïsmes extérieurs, hébraïsmes intérieurs, lexicographiques, grammaticaux ; éléments rabbiniques ; éléments latins ; éléments ciliciens ; éléments arabes (?), égyptiens et persans ; éléments chré-

¹ *Essai sur le caractère de la langue grecque du Nouveau Testament* par E. Arnaud, pasteur, président du consistoire de Crest (Drôme). Montauban, imprimerie J. Granié ; Lausanne, librairie F. Rouge. 69 pages. Prix : 2 francs.

tiens. Seconde partie, la langue de chaque auteur du Nouveau Testament en particulier: saint Matthieu et saint Marc, saint Luc, saint Jean, saint Paul, saint Jacques, saint Pierre, saint Jude, épître aux Hébreux. Conclusion.

Il manque un index des mots grecs. La curiosité sera éveillée, souvent satisfaite, à la lecture des remarques érudites de M. Arnaud. Mais, comme en pareille matière les divergences d'explications sont fréquentes, il aurait été utile, aux étudiants particulièrement, de pouvoir recourir aux diverses citations au moyen d'une table alphabétique des vocables. Elle permettrait aussi de constater sur-le-champ plusieurs lacunes tant en grammaire qu'en stylistique.

Après des considérations générales sur la langue grecque, dérivée du dialecte commun, *διὰ λέκτος κοινή*, employée par des personnes, pour la plupart d'origine ou d'éducation hébraïque, gens d'affaires plutôt qu'écrivains de profession, l'auteur passe à l'étude des éléments particuliers de la langue du Nouveau Testament qui en découle directement.

On comprendra que, dans ces observations de détail, la subtilité se glisse aisément. Ainsi, p. 23, *εἶπα* est dit pour *εἶπον* (Mat. XXVI, 25) et est attribué au dialecte ionien, tandis que, p. 24, l'impératif *εἰπόν* (Actes XXVIII, 26) l'est au dialecte de Syracuse. Je préfère laisser l'une et l'autre de ces formes d'aoriste 1^{er} à la même origine ionienne. *Εἰμί*, à ces deux pages, à la distance de quatre alinéas, est envisagé d'abord dans *ἦτω*, par une faute d'impression comme 2^e pers. du sing. au lieu de la 3^e, pour *ἔστω* (1 Cor. XVI, 22), *ἦτω* de dialecte dorique, puis dans *ἦμην*, imparfait pour *ἦν* (Mat. XXV, 35), *ἦμην* rangé parmi des formations de temps inconnus à l'ancienne langue. Ne serait-ce pas gagner en unité et en clarté que de prendre tels et tels verbes à part pour les traiter une fois pour toutes?

De semblables disséminations se trouvent dans les questions de syntaxe, sans insister sur des annotations peu sûres comme celle-ci (p. 25): « Abandon presque complet du duel des substantifs et son remplacement par le pluriel. » Le duel a disparu, même au datif de *δύο*, qui n'accepte que *δυσί*, à consulter les manuscrits de valeur.

Des hébraïsmes et aramaïsmes, pas une consonne avec les points voyelles, faciles pourtant à reproduire d'après l'Ancien Testament et la traduction de Delitzsch pour le Nouveau, à moins

que l'imprimerie de Montauban ne s'y refuse. De là, dans notre opusculé, la nécessité de figurer sans cesse en italiques les prononciations hébraïque et araméenne, au détriment de l'œil, de mes yeux, si vous le voulez, et par suite de mon intelligence insuffisamment, parfois confusément, renseignée en ce qui concerne ces deux langages du monde juif empreints sous des locutions grecques de nos auteurs apostoliques.

Quant aux rabbinismes, je n'irais pas aussi loin que M. Arnaud. « Les docteurs juifs, écrit-il p. 41, se sentirent de bonne heure à l'étroit dans les limites de la langue parlée et furent obligés, pour exprimer leurs idées théologiques, d'étendre la signification de certains termes et d'en créer de nouveaux. Ce sont ces expressions, soit modifiées, soit entièrement nouvelles, qu'on a appelées rabbinismes. On ne saurait s'étonner que le Nouveau Testament renferme un certain nombre de rabbinismes, puisque saint Paul était disciple d'un rabbin célèbre et que Jésus-Christ eut de fréquents rapports avec les docteurs de sa nation. Le peuple lui-même, qui tenait toute sa science religieuse des rabbins, ne pouvait non plus ne pas avoir conservé plusieurs de leurs termes favoris. » Suit la liste des principaux d'entre eux dans le Nouveau Testament, à commencer par *σὰρξ καὶ αἷμα*, la chair et le sang, pour désigner l'homme (Mat. XVI, 17), *בֶּשֶׂר וְדָם*, à finir par l'usage de la méthode exégétique ou herméneutique. Oui, chez Paul, ancien élève de Gamaliel, dans son argumentation avec ses adversaires; chez Jésus et ses apôtres plus rarement, conformément d'ailleurs à des tournures qui avaient cours, qui étaient du domaine public avant l'ère chrétienne, qui apparaissent dans le Siracide par exemple, qui se liront plus tard dans la Mischna.

La seconde partie est un peu écourtée. Pour répondre au titre spécial: *Essai sur le caractère de la langue grecque du Nouveau Testament*, il était nécessaire de pénétrer plus amplement dans nos livres sacrés. Le critique, linguiste, se défendrait en rappelant l'exposé qui précède immédiatement et qui a trait aux locutions spécifiquement issues du christianisme. N'importe, il nous excusera si nous lui demandons de compléter certaines portions de cette dernière partie de ses appréciations littéraires, en développant Marc à côté de Matthieu; en distinguant Jean dans les trois sortes d'écrits placés sous son nom: Apocalypse, Epître, Evangile, en entendant Paul dans ses grandes lettres, dans celles de la captivité, dans les Pastorales; en passant moins rapidement sur Jac-

ques; en reprenant le traité adressé aux Hébreux, qui mérite mieux que ce début, p. 66 : « L'auteur n'étant pas connu, la caractéristique de sa langue a moins d'importance pour notre étude, » suivi d'une dizaine de lignes, où n'intervient pas même la mention de Philon avec sa terminologie visible dans ἀπαύγασμα, χαρακτήρ, du verset 3 et plus loin.

Ces caractéristiques variées des œuvres originales du Nouveau Testament grec valent certes l'apologétique uniformisante. Notre reconnaissance dès lors, pour le style et pour le fond, va à Celui qui, selon l'expression de Jude, en compagnie de M. Arnaud, peut vous préserver de tout faux pas, τῷ δυνάμει φυλάξαι ὑμᾶς ἀπταιστους.

E. C.

A.-D. WHITE. — HISTOIRE DE LA LUTTE ENTRE LA SCIENCE ET LA THÉOLOGIE¹.

Il peut paraître piquant de voir un ambassadeur consacrer les loisirs que lui laisse la politique à l'élaboration d'une œuvre aussi spéciale et d'aussi longue haleine que cette volumineuse histoire de l'hostilité séculaire de la Science et de la Théologie. Mais cet ambassadeur fut un historien éclairé et curieux. Or il n'est guère de sujets plus passionnants aujourd'hui pour un esprit philosophique ou simplement sincère et réfléchi que celui de ce livre. Il n'en est guère qui soulève autant de problèmes, qui touche à tant de domaines divers.

Il fallait une intelligence compréhensive, une assimilation facile pour aborder une pareille tâche, et aussi une belle franchise pour prendre une position aussi nette que celle qu'a prise M. White. Car l'œuvre n'est point impersonnelle et froide; elle ne vise pas à un objectivisme impossible dans une matière aussi délicate.

Elle constitue un véritable plaidoyer pour la recherche libre de la vérité contre « l'esprit théologique » auquel on reproche « l'absence de véracité et de scrupules, l'indifférence à l'égard de l'exactitude et même de la probité !... » Nous ne chicanerons pas sur les mots. Regrettons le sens déplorable qu'a pris l'expression et comprenons sous ce vocable le culte étroit de la lettre, le dogmatisme tyrannique, l'esprit ratiocinant à côté de la vie, ignorant du progrès des connaissances et des lumières.

¹ Paris, Guillaumin et C^{ie}.

M. White donc expose les différends de la Science et de l'Eglise, les persécutions toujours renaissantes de celle-ci contre celle-là, son obstination et son aveuglement, sa politique souvent tortueuse et ses palinodies méprisables. Le problème de la création et de l'évolution, les découvertes de la géologie et de l'archéologie, préjudiciables aux conceptions orthodoxes, l'interprétation théologique des miracles et des épidémies, la « chute de l'homme » devant l'anthropologie et l'histoire, l'essor considérable de la critique dans le courant du XIX^e siècle, tels sont les principaux points étudiés et brièvement développés par le savant professeur.

La lutte de la Science et de la Théologie symbolise à ses yeux la lutte de l'esprit ancien et de l'esprit moderne, et il salue avec une joie discrète chaque victoire de celui-ci. En dépit du ton modéré de l'auteur, en dépit de l'absence de passion, je sais peu de livres aussi amèrement décevants que le sien. On éprouve à le lire un ressentiment profond envers les hommes et les institutions qui se sont acharnés des siècles durant à étouffer les idées indépendantes des Galilée, des Newton et des Darwin, à éteindre l'ardeur de la libre recherche, à faire de la religion une camisole de force pour le cerveau et la conscience. On éprouve une pitié profonde pour l'infailibilité des pontifes ou des conciles, pour l'orgueil des petites sectes et leur vanité ridicule de *monopoliser* la vérité. Mais aussi comme on comprend, comme on *sent* mieux la puissance d'une religion qui ne se base pas sur l'acceptation de légendes enfantines, quand elles ne sont pas grotesques, et sur des apologétiques dangereuses.

Le respect de toute pensée sincère, la simplicité fondamentale du christianisme, la haine de la scolastique et de l'intolérance, la confiance dans une lumière intellectuelle toujours croissante, tels sont les enseignements généraux qui se dégagent de l'histoire consciencieuse, sinon complète, de M. White.

R. FATH.
